



Miss Dartie! m'écriai-je. — Page 119, col. 1.

leur, le sculpteur plus cher que le peintre et le photographe encore plus que le sculpteur.

Elle n'hésita donc pas et se mit à la disposition du savant.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la nouvelle occupation à laquelle se prêtait cette charmante fille.

Il nous suffira de dire qu'ayant laissé reproduire sa tête au mouleur, sa physionomie au peintre, et son buste au sculpteur, elle avait fini par céder tout son corps au photographe.

Ainsi sa tête embellissait des statues de plâtre ou de bronze, ses traits et son teint se voyaient dans divers tableaux; son buste était immortalisé dans une magnifique statue, et son corps ornait dans toutes sortes d'attitudes le cabinet du photographe.

Lorsque ce dernier eut bien expérimenté l'action de la lumière sur les différentes parties du corps humain, Ellen resta encore une fois innocupée.

Une âme flétrie résidait donc dans ce corps toujours pur, âme où tout sentiment de décence et de délicatesse avait été détruit, éteint par des habitudes anormales.

Des âmes pures ont souvent séjourné dans des corps souillés; Lucrèce, par exemple, après l'outrage commis sur elle; mais ici c'était une âme tout à fait souillée dans une enveloppe chaste et vierge.

Ce n'était pas la volonté de la pauvre fille qui avait amené ce triste résultat, car lorsque nous l'avons trouvée dans sa chambre froide et triste, son esprit était aussi immaculé que les neiges des Alpes, mais la nécessité, la triste nécessité était devenue un instrument dans les mains de la vieille femme, car c'était avec un projet arrêté que la sorcière avait fait prendre à la pauvre fille une carrière qui sans être criminelle devait la conduire par degré au crime.

La misérable vieille connaissait le monde, et elle savait calculer les influences extérieures sur l'esprit et les passions.

Après sa première conversation avec Ellen, elle avait vu que sa pureté ne pouvait être atteinte ni par des raisonnements spécieux, ni par des promesses brillantes: dont elle avait mis la trop confiante fille sur la voie qui, tout en lui procurant ce qui lui était nécessaire pour vivre, devait présenter graduellement à son esprit des scènes et des images calculées pour détruire à jamais la pureté de ses pensées et la chasteté de ses sentiments.

En quittant son emploi chez le photographe, Ellen retourna pour la cinquième fois chez la vieille femme.

Elle était comme de coutume à son travail et elle chantonnait un air d'opéra qu'elle se souvenait d'avoir entendu il y avait bien longtemps, bien longtemps.

— Le photographe n'a plus besoin de mes services, dit Ellen, que pouvez-vous faire pour moi?

— Hélas! ma pauvre fille, répondit la sorcière, les temps n'ont jamais été si durs qu'à présent! Que deviendrons-nous?

Et la vieille se renversait sur son fauteuil comme accablée par de pénibles réflexions.

— Alors, vous ne pouvez rien faire pour moi?... demanda Ellen, c'est dommage, car il ne me reste plus un shilling; nous avons vécu au jour le jour sur ce que je gagnais. Mon pauvre père s'imagine que j'ai travaillé chez une couturière et que je fais de la broderie dans de grandes maisons; il s'étonnera de me voir tout à coup sans ouvrage: voyons, réfléchissez bien, ne connaissez-vous pas un autre sculpteur, un autre peintre?

— Ah! mon enfant, vous donnez la préférence aux peintres et aux sculpteurs, dit la vieille en regardant fixement Ellen dans les yeux.

— Oh! répondit la jeune fille, je n'aime pas à sentir sur ma figure les doigts des mouleurs; et vous ne supposez pas que de ces quatre occupations je préfère celle des photographes.

La vieille parut désappointée et murmura en elle-même:

— Pas encore... pas encore!...

— Que disiez-vous donc?... demanda Ellen.

— Je disais, répliqua la vieille en prenant un ton doux et conciliant, qu'il faut que vous reveniez dans dix jours. A ce moment je vous aurai peut-être trouvé quelque chose.

— Dans dix jours!... s'écria Ellen, c'est bien long!...

Et elle partit désappointée et les yeux baissés.

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

SUITE

Le matin de bonne heure, M. Daniel Peggoty et sa sœur vinrent me joindre, et nous nous transportâmes au bureau de la diligence, où mistress Gummidge et Cham nous attendaient pour prendre congé de nous.

— Monsieur Davy, me dit Cham tout bas pendant que monsieur Daniel plaçait son sac avec les autres bagages, sa vie est brisée; il ne sait où il va; il ne sait ce qui est devant lui; il entreprend un voyage qui durera jusqu'à son dernier jour, croyez-moi: à moins qu'il ne trouve ce qu'il va chercher. Je suis certain que vous serez un ami pour lui.

— Fiez-vous à moi, répondis-je en serrant affectueusement la main de Cham.

— Merci, merci de votre bon cœur, monsieur Davy. Une chose encore: je suis en bonne position dans mon chantier, et je ne saurais à présent que faire de ce que je gagne. Je n'ai besoin d'argent que pour les dépenses de chaque jour; si